

ENTRETIEN Transcription

Valdy PIDOUX, avec Joselle PIDOUX
le 23 octobre 2023

MD : Où es-tu né et quand ?

VP : Le 15 juillet 1936, à Yverdon-Cronay

MD : T'étais le combien d'enfant ?

VP : J'ai honte. Je connais pas tout le monde.

MD : Y a pas de honte à avoir c'est comme ça.

VP : Gertrude, Héli, Rose, Raymonde, Emil, un crétin ! J'ai dit c'est un fumier. Je suis bien pour donner des noms ! Ginette, après moi, là on stoppe. J'ai honte d'aller plus loin.
Après y avait Marinette, Noldy.

JP : Il était après Marinette, Noldy ?

VP : Non, avant. Après y avait Micheline, je crois. A Yverdon y avait Ginette, elle est décédée.

JP : Et à la fin y avait Reynold et Jean-Denis.

VP : Ouais. Je peux rien, je les côtoyais pas.

MD : ah oui, pourquoi ?

VP : Moi, quand j'ai tiré un trait sur quelqu'un, il est bien tiré.

MD : Ah, vous ne vous entendiez pas ?

VP : Ce n'est pas qu'on ne s'entendait pas, y avait pas de dialogue.

JP : Viviane est de 1960, Jean-Denis était de 1950, c'était le dernier. Avant, y avait Reynold.

MD : D'où venait tes parents ?

JP : Le grand-papa de Cronay, il venait d'où ?

VP : C'était lui qui avait acheté la ferme. C'était des abrutis, parce que le père de mon père avait quatre fermes. Aujourd'hui y en a plus. Et tu vois la ferme de Cronay, elle était grande. Et mon père était nul, il ne savait pas travailler. C'est triste à dire.

JP : Il avait quatre fermes, le grand-père ! Elles étaient où ces quatre fermes ?

VP : A Forel, à Sottens, à Branles.

JP : Ah oui, à Branles ! Où y avait Gilbert Pidoux ?

VP : Ouais. C'était un personnage en son temps. Il côtoyait des Fabert et Bramard. C'était des grandes familles ! Et une chose que j'ai jamais compris. C'est pas de sa faute. Mon père ne savait pas lire. Il a perdu ses parents de bonne heure. Ses frères ne se sont pas occupés de lui. Il ne savait pas lire et écrire. Et ma mère qui avait de l'instruction ... débrouille-toi.

JP : Alors elle, elle était instruite.

MD : Elle, elle venait d'où ?

VP : Bioley-Magnoux. Y a encore Linette qui a une nièce là-bas. Mais mon père, comment il a pu aller dans la cavalerie à l'armée ne sachant pas lire ? C'était les coups de piston en son temps. C'était une famille tel-et-tel. C'était une des plus grandes maisons de Cronay.

JP : Donc c'était une famille bien cotée du temps du grand-père !

VP : Ouais. Je l'ai pas connu.

MD : Et le grand-père avait acheté la ferme, mais elle était déjà construite ?

VP : Ouais, ouais, c'était déjà construit, c'est clair ! Et puis non de bleu, mon père, il devait l'acheter cette ferme, mais il savait pas se débrouiller, puis la mère, c'est triste à dire ! Qu'est-ce qu'il faut dire ! Elle était juste bonne pour faire des gamins et c'était « démerdez-vous ». Et moi j'aurais dû être plus intelligent, non de bleu ! ça manquait d'intelligence. J'ai pas mal réussi, mais j'ai eu de la chance avec le temps.

MD : Mais faut se juger, c'est la vie, c'est comme ça !

JP : Et il faut pas oublier, initialement la ferme de Cronay, y avait les deux parties !

MD : Ouais, y avait les deux parties, et c'était ma question, donc toi, t'as grandi dans cette ferme, mais ton père à toi a-t-il aussi grandi dedans aussi ?

VP : Euh... ouais je pense. J'avais une photo où y avait ses parents.

JP : Donc il a grandi là.

VP : Peut-être pas grandi, mais il a occupé. Il a connu ses parents à la ferme.

MD : Y avait deux parties, donc vous vous aviez les deux parties à l'époque ?

VP : Y avait deux frères. Mon père avait un frère qui n'a pas eu d'enfant.

JP : C'était l'oncle...

VP : Ernest. Et puis, Élise.

JP : Et puis, il avait épousé Élise Guidoux, voilà. Et lui est décédé le premier. Et puis les Guidoux ont fait faire un testament à Élise. Ca, je sais tout.

VP : C'est sûr !

JP : Ils ont fait ça un soir de Noël, et ils ont dû faire venir trois notaires pour qu'il y en ait un qui accepte, parce qu'elle était déjà en train de perdre la tête, et puis c'est comme ça, qu'ils ont, on peut dire, voler le bout de la maison.

MD : Ernest Pidoux, c'était ton oncle, qui n'a pas eu d'enfant. Et du coup, comment ça se passait un petit peu, comment vous viviez à l'époque ?

VP : Comment on vivait ?

MD : Ouais ! Je veux tout savoir.

VP : Modestement.

MD : Oui, mais je veux dire, comment est-ce que vous utilisiez la ferme à l'époque, quels étaient les machines « entre gros guillemets » que vous utilisiez, des chevaux ?

VP : C'était quoi le père ? C'était dès qu'il y avait des enfants qui arrivait, il les expédiait comme en son temps, expédier, gagner leur pain chez les paysans. Gertrude a pas pu aller parce qu'elle était malade, Rose est allée, Raymonde est allé, Emil est allé, et moi je suis arrivé derrière, et puis, j'étais un peu le dindon de la farce, parce que le papa, il aimait bien le football, et puis Noldy aussi, le Bernois, bon je lui disais le Bernois, Emil, « faut le laisser à la maison pour étudier », il a fait l'école supérieure à Donneloye. Il avait fait boulanger, mais après j'étais le con ! Et puis, j'étais un gratteur.

MD : Et toi t'as pas été envoyé ailleurs ?

VP : Non, ils étaient tous loin quand je suis arrivé.

MD : Donc toi, t'es resté à Cronay ?

JP : Toi, tu travaillais à la ferme.

VP : Ouais.

MD : Et puis, c'était quoi les animaux que vous aviez à l'époque ?

VP : Avec le père et la mère y avait pas beaucoup. Le papa, il a bien su se débrouiller.

JP : Non mais avant, avec ton papa, y avait quoi avant ?

VP : Y avait deux chevaux, et puis avant y avait beaucoup de gens qui travaillait.

JP : Et puis à part les chevaux, y avait autre chose ? Les cochons y avait ?

VP : Oui, mais pas beaucoup. Les poules, les lapins.

JP : Est-ce qu'il y avait d'autres animaux ?

VP : Bon, moi, qui ai amené deux petits chats blancs depuis la Suisse allemande, parce que j'ai toujours adoré les bêtes, et puis je voulais prendre des canards. Mais les canards, ça va dans l'herbe, et puis ça fait, ça allait pas.

JP : Et puis, y avait des vaches quand même ?

VP : Ouais, les vaches, y avait trois-quatre. Et puis avec Héli ...

JP : Et puis, attends, y a jamais eu de mouton par exemple ?

VP : Non, pas de moutons.

MD : Les chevaux, j' imagine que c'était pour le travail agricole.

VP : Ouais, pour les charrues.

JP : Des chevaux de traits comme on dit.

VP : Et puis je peux te montrer la ferme. Tu sais ça m'est rester en tête.
Je mange là-dedans, je suis resté paysan sur les bords. Le collier des chevaux, la charrue, un collie, un gamin,...

MD : Et du coup, les chevaux étaient dans l'écurie avec les vaches ?

VP : Ouais, y en avait qu'un pour commencer, après ils en ont pris un deuxième.

MD : Et donc c'était ce type de machine qu'ils tiraient ?

VP : La charrue, ouais.

JP : Et puis, tu te souviens des cultures, ce qu'ils faisaient comme cultures ?

VP : Les cultures, y avait la betterave qu'ils ont supprimé maintenant.

JP : Laquelle de betterave ?

VP : Fourragère, mais les paysans n'ont plus beaucoup la fourragère, ils l'ont abolie.

MD : Quoi d'autres ?

VP : Il y avait les pommes-de-terre, le blé, l'avoine, voilà, et puis, j'oublie quelque chose ?

MD : Et puis, par rapport aux animaux, vous les engraissez, vous les vendiez, ou bien c'était pour votre consommation personnelle ?

VP : Oui on vendait, et puis on faisait boucherie avec, il faisait boucherie à la maison.

JP : Mais il faisait boucherie, pour nourrir la famille, ou bien c'était pour vendre la viande ?

VP : Non, non, c'était pour nourrir la famille, et puis il en vendait un ou deux.

MD : Ouais, le reste en fait ! C'était toujours comme ça, vous consommiez le principal, et le reste vous le vendiez. Les poules, par exemple, les œufs c'était pour vous ?

VP : Les œufs, que si, on les vendait à l'épicerie. Y avait plus.

JP : Est-ce que vous faisiez les marchés ?

VP : Les marchés ? Ouais le père. Il courrait au petit fruit, et puis il faisait du marché avec ce qu'il pouvait. Et puis, ils ont gardé des arbres fruitiers trop vieux qui n'étaient pas à la hauteur. Il aurait fallu bazarder ça, et puis prendre du plus récent avec plus de valeur.

MD : Et puis, là, au niveau des arbres fruitiers, qu'est-ce qu'il y avait ?

VP : Pommier, poirier, prunier, cerisier, cognassier.

JP : Y avait un noyer. Je me souviens qu'il y avait un noyer.

VP : C'est sûr.

MD : Et ça, c'était déjà quand toi t'étais enfant ?

VP : Ouais, ouais.

MD : Et puis, les lapins, c'était pour vendre ou pour consommer, pour la famille ?

VP : Un peu les deux, pour vendre, puis pour manger.

MD : Et puis les vaches, vous vendiez le lait à la laiterie ?

VP : Les vaches, on vendait le lait à la laiterie. Elle vendait le lait ou elle transformait.

MD : Et puis pour tout ce qui était légumes, vous vendiez tous ? Les cultures pardon ?

VP : Les pommes-de-terre, l'avoine pour le cheval.

MD : Parce que j'ai vu qu'il y avait un moulin qui était connu à l'époque.

VP : Un moulin à Orbe.

JP : Ça te dit quelque chose ?

VP : Non. Je sais plus où.

JP : Mais je pense pas qu'ils faisaient à Orbe, c'était trop loin. Y avait pas le moulin de la Mentue ?

VP : Ouais, à Bioley-Magnoux, où la mère était.

JP : Et puis là, vous faisiez du commerce avec ce moulin ?

VP : Mais je sais pas. Mais comme la mère, elle venait de Bioley-Magnoux. C'était une bande de fainéant, qui n'aimait pas le travail. Et puis, elle a fait un mariage parce qu'il y avait de l'argent. C'était un bon parti, mon père. Elle a été poussée pour le mariage.

JP : Comme quoi le mariage forcé c'est pas que maintenant.

MD : Ah de toutes les époques.

VP : Ça existait. Et les grandes familles, ceux qui ont de l'argent, il se mélangent pas.

JP : Ouais mais c'est fou, parce que tu vois. Tu dis ta mère, elle a été poussée vers ton père parce qu'il y avait de l'argent. C'était une famille riche, enfin pas ton père, mais le grand-père, mais après du temps du grand-père, c'était les glorieuses, on va dire, puis après, bah ça s'est effondré.

MD : Parce que le grand-père, on sait à peu près quel était sa date de naissance ?

JP : Ton papa, tu te souviens en quelle année il est né ?

VP : Il avait 25 ans. Il est décédé, il avait 50 ans.

JP : Écoute, moi je vais te dire, je pense qu'il a dû naître autour des 1900.

VP : Ouais, ouais, 1900.

JP : Parce que je vais te dire pourquoi. Viviane, elle l'a encore connu tout juste, mais moi je suis née en 62, je l'ai pas connu, il était déjà mort.

MD : Ah donc il est décédé assez jeune.

JP : Oui, moi j'avais la notion qu'il était décédé autour des 60 ans.

VP : Ouais, ouais, il est décédé.

JP : Donc, il est né autour des 1900. Un petit avant ou un petit peu après.

MD : Et puis son père à lui ?

JP : Toi, tu penses qu'il est mort avant 60 ans ?

VP : Euh, j'avais 25 ans quand il est mort. Il est arrivé à 60 ans.

JP : Donc tu peux faire le calcul. Toi t'es né en 36.

MD : Et t'avais 25 ans. Purée je suis nulle en calcul... 61 !

JP : Ouais, ouais, il est mort en 61. C'est ce que je disais. Viviane l'a juste connu entre guillemets, moi pas, il était déjà mort.

MD : Donc il est mort en 1961, mais on sait pas exactement quel âge il avait.

JP : Non, autour des 60.

MD : Voilà. Et puis son père à lui, donc ton grand-papa.

VP : Je l'ai pas connu.

JP : Non parce qu'il a dit avant. Il est mort très jeune.

MD : Et tu sais pas à peu près quand est-ce qu'il est né.

VP : Non, non je sais pas.

JP : Tu sais pas à quel âge il est mort, non plus ?

VP : Non.

JP : Et tu sais pas à quel âge ton papa avait quand il est mort ?

VP : Ah je sais pas alors. Il a pas eu d'études. Il a perdu ses frères, ses sœurs, tout le monde. Il était comme orphelin, mon père, parce qu'il a eu aucune étude par ses frères et sœurs. Aucune étude.

JP : Ils sont tous décédés ?

VP : Oh, je pense.

JP : Il était le seul en vie ?

VP : Non, non, y avait quand même des sœurs. Il avait une sœur, à ?, une je sais pas.

JP : Ça fait rien, c'est pas grave. La ferme, tu sais, de quand elle date, quand elle a été construite ?

VP : De quand elle date ? Non.

MD : Alors, moi ce que j'ai lu sur les expertises immobilières c'était écrit 1850. Moi, mon prof, quand il a vu les photos, il estimait plutôt autour des 1700 et quelques. De toute manière, on dit que l'âge d'or de l'agriculture suisse, c'est fin 18^e, début 19^e, quelque chose comme ça. C'est ce qu'on considère d'après ce que j'ai lu. Et puis, sinon je voulais un peu savoir aussi, au niveau de la vie dans la ferme, par exemple, comment vous étiez réparti au niveau des chambres ? Vous étiez à plusieurs ?

VP : A plusieurs dans les chambres, ça c'est sûr. Bon les premiers étaient loin, il les expédiaient au fur et à mesure à 12-13 ans c'était loin.

JP : Donc dès que les enfants avaient 12-13 ans, ils étaient envoyés comme domestiques.

MD : Sauf Grand-Papa, il est toujours resté lui.

JP : Oui, alors c'est différent pour Grand-Papa, parce qu'il est né en 1926, donc quand la guerre a éclaté en 1939, il avait treize ans. Donc lui, il est resté pour s'occuper de la ferme. C'est ça, hein ? Mon papa n'a jamais été envoyé ailleurs pour travailler, parce qu'en fait, il a dû travailler sur la ferme, parce que son papa a été mobilisé.

VP : Ouais je pense.

JP : Moi c'est ce que j'avais notion. C'est ce qu'il nous racontait. Ton papa a été mobilisé pendant la Seconde Guerre mondiale ?

VP : Ouais, c'est sûr. Il était mobilisé.

JP : Donc du coup, mon papa avait treize ans en 39, donc c'est lui qui a dû faire les travaux de la ferme.

VP : C'est sûr.

JP : Et toi, t'étais petit ?

MD : Trois ans.

JP : T'avais trois ans, tu vois.

VP : Ouais, ouais, j'étais petit.

MD : Les filles aussi étaient domestiques ailleurs ?

JP : Dès qu'elles avaient 12-13 ans, c'est hop envoyé ailleurs comme domestique.

MD : Filles, garçons, pas de différences ?

JP : Non.

VP : Et puis, y avait un peu des alcooliques, je crois. Ernest, il était alcoolique. Mon père, il se plaignait. Moi, je pourrais me plaindre aussi, parce que chez moi, y a rien qui fonctionne, et je suis encore là. Et lui, il se levait, tant que y avait une bouteille d'alcool en se levant, il allait prendre l'alcool. Ton père devait cacher les bouteilles, parce que soit disant c'était pour des douleurs à l'estomac. Et moi j'ai rien qui fonctionne. J'ai que la langue qui fonctionne.

MD : C'est très bien parce que c'est ce qu'on a besoin.

JP : Moi j'ai souvenir de ce que mon papa nous racontait. Il disait q'en fait au village à Cronay, il y avait quatre bistro !

VP : Je sais pas s'il y avait quatre bistro.

JP : Il nous as parlé qu'il y avait quatre bistro, et puis que votre père était souvent au bistro à jouer aux cartes.

VP : Le frère ou le père ?

JP : Non, le père.

VP : Ah oui ! Naturellement, il avait point d'argent. Alors on allait raguiller le jeux de quilles, les boules. Alors on allait raguiller. Lui, il nous prenait les quatre sous qu'on nous donnait pour faire une partie supplément. Donc, moi, non de bleu, j'ai su taper du poing ! Et puis, c'est pas dur, Héli, il allait faire du football, des fois, il traînait un peu au bistro, c'est normal, il est jeune, la mère, elle allait hurler au bistro pour le chercher. Moi, elle serait venue une fois, mais pas deux, alors

attention ! Et puis, quand il voulait vendre le bétail, la mère disait, à ton papa : « Marie-toi, marie-toi ! ». J'ai dit : « Ça ira jamais ! ». Et puis, ça a pas manqué. Alors j'arrive à la maison. Y avait le marchand de bétail à l'écurie. Le père voulait vendre les bêtes, naturellement influencé par la mère. Je suis arrivé au bon moment. La maman, elle pleurait. J'ai dit : « pas de problèmes, je suis là ». Je suis allé à l'écurie, y avait le marchand de bétail. « Vous filez en vitesse d'ici. Vous foutez plus jamais les pieds là, et demain vous allez chez le notaire ». Ton papa, il aurait pas osé. Naturellement, il avait pas grand-chose dans les mains. Il est resté jusqu'à trente ans à la maison.

JP : Alors, moi la notion que j'ai. Mon papa nous racontait que lui, il aurait voulu aller, je ne sais plus si c'était dans la gendarmerie ou dans la police, mais ses parents l'ont toujours empêché.

VP : S'il avait l'instruction, je me demande, parce qu'à l'heure actuelle, ils sont vache, hein !

JP : Oui, oui, mais tu sais les choses ont évolué, avant tu rentrais différemment, t'apprenais autrement. Enfin, lui, il était intéressé par ça, mais ses parents se sont toujours opposés.

VP : Naturellement, il fallait élevé les autres !

JP : Donc, lui, il a dû bossé pour élever les autres. Et puis, quand il s'est marié tout d'un coup, alors, ils voulaient vendre le bétail.

VP : Ouais, c'est sûr.

JP : Et puis, il disait, il a pas fait ce qu'il a voulu, il est resté à la ferme, et puis quand c'était le moment de reprendre, alors les parents voulaient vendre le bétail !

VP : Et toute l'équipe, il voulait vendre la ferme. Moi j'ai dit « pas question ! »

JP : Il y avait toi et puis Noldy. Noldy ne voulait pas non plus.

VP : Non, j'ai pas voulu !

MD : C'est pour ça que vous avez beaucoup aidez Grand-Papa par la suite !

JP : C'est pour ça que vous êtes beaucoup venu à Cronay. C'est parce que vous vous êtes beaucoup battu pour garder Cronay.

VP : Ouais, c'est sûr.

MD : Et puis, du coup, de ton temps, où est-ce que vous vous laviez ? Parce qu'il y avait pas de salle de bain ...

VP : Il y avait rien !

MD : Du coup comment vous faisiez ?

VP : C'était la mode. Tout le monde avait des sauts à la maison pour se baigner. La lessive se faisait à la fontaine.

MD : A la fontaine qui était derrière.

VP : Oui, et puis, les autres, au village, c'était dans la fontaine du village.

MD : Et puis, les toilettes ?

JP : Et puis, les toilettes, qu'il y avait à Cronay derrière la maison, elles ont toujours été là ?

VP : Non, non, non, non ! C'était dans un tonneau dans la remise, dans le réduit, sous le bûcher.

MD : Laquelle de remise ?

JP : La remise qui est accolée à la maison.

MD : Au pignon ?

JP : Ouais, au nord, là-dessous, y avait un endroit. Toi, la remise, qu'il y a en fait au nord, tu l'as toujours vue ?

VP : Ouais, ouais.

JP : Elle a pas été rajoutée après.

VP : Non, je l'ai toujours vue. Et puis, c'était idiot comme il travaillait. Idiot.

JP : Pourquoi ?

VP : Mais j'ai jamais voulu me mêler. Le papa, Héli disait : « Vous croyez qu'il n'y a qu'a, ... », mais c'était la fausse route ! Moi, j'étais tout à fait contre. Et puis, elle a ...

JP : Attends, attends. T'étais contre quoi ?

VP : Ses méthodes.

MD : De ton père ?

VP : Ses méthodes.

JP : Non, de Grand-Papa.

VP : De Héli.

MD : Pourquoi, c'était quoi ses méthodes ?

VP : Dans la façon de travailler.

JP : Mais quoi par exemple ? Tu pourrais donner un exemple ?

VP : Il faisait du bois. Il faisait beaucoup. Au lieu, y avait un poulailler là-bas, où y avait quelques lapins, il aurait mis le bois, non, il fallait le mettre à l'étage. On montait sur un charge, ou on montait les escaliers, au lieu de le mettre à plat. Et même quand il était après, on couvrait le bois avec une bâche ou je sais pas quoi, mais il fallait avoir l'argent pour acheter la bâche, et puis à

MD : Ca c'était dans le bâtiment annexe. Toi, tu l'as toujours connu ce bâtiment ?

VP : Ouais, toujours été là. Et puis la frangine de Zurich, une grande gueule.

MD : C'est qui ça ?

JP : Janine.

VP : J'ai dit, elle a bien fait d'aller mener ses fesses à Zurich ! Et c'est violent, hein ! Parce qu'elle a rien pour la maison, elle a foutu le camp à Zurich et elle a jamais levé le pouce pour la maison. Tandis, que moi non de bleu, ton papa, il avait un vieux vélo militaire, moi je me suis privé, j'ai pris un beau vélo neuf, j'ai donné à ton papa. Après il avait ma voiture pendant six mois.

JP : La dauphine.

VP : La dauphine, oui. Pendant six mois.

JP : Je me souviens.

MD : La voiture ? Mais vous, vous la parquiez dans l'annexe ou elle était dans la cour ?

VP : Je sais pas où il l'a parquait.

JP : Moi je l'ai toujours vu qu'on mettait la voiture, tu sais là où il y a le boîton aux cochons, la partie qui donne sur la rue. J'ai toujours vu la voiture là.

MD : Parce que là dans cet endroit, c'était pas pour mettre des machines ?

JP : Alors, il y avait aussi des machines.

VP : C'était pas permis normalement, mais à l'époque, hein. A l'époque, on était combien à Cronay ? On était pas beaucoup d'habitants. Est-ce qu'on était trois cent ?

JP : Ecoute, moi j'ai la notion de 250 habitants.

MD : En tout cas, actuellement je crois que c'est autour des quatre cents habitants, à Cronay, donc voilà ... Et puis du coup, les toilettes, c'est mon grand-papa qui les ajoutées ?

VP : Ouais, ouais. Naturellement il a fait ça en ciment.

JP : Tu te souviens de quand elles ont été faites ces toilettes en ciment ?

VP : Alalala je sais pas. Avant qu'il se marie en tout cas !

JP : Avant qu'il se marie, d'accord. Autour de 1950, 50-55.

VP : Moi j'ai fait des meubles pour les chaussures.

JP : Ils se sont mariés en 58.

MD : Parce que Grand-Papa, lui, il a racheté la ferme avant de se marier ?

VP : Non, non, euh...

MD : C'est en quelle année à peu près qu'il a racheté la ferme ?

JP : Il a repris la ferme quand ? Quand il s'est marié ?

VP : Non, non, un peu après. Pas longtemps après, mais un peu après.

JP : Ouais donc, ça devait être 58-59.

VP : Alors, j'ai expédié le marchand de bétail. « Vous foutez le camp d'ici, vous remettez plus jamais les pieds ici ! ». Ma mère est venue gueuler à la porte. Non de bleu, moi j'étais, la rage m'a pris, y avait des bâtons pour les bêtes, j'ai pris un bâton, puis j'ai tapé contre la porte, elle a juste eu le temps de fermer, autrement je crois qu'elle aurait eu la tête coupée. Après elle est partie à Yverdon.

JP : Donc, après elle est partie très vite à Yverdon ?

VP : Après, le mariage ? Ouais, ouais, elle est partie très vite. Ça pouvait pas aller avec une belle-fille. Elle avait une charogne de tête. Sa mère a eu le cinquième ou le sixième gamin. Elle a fait la gueule, la vie à sa mère, et puis elle en a fait combien derrière ?

JP : Et puis, tu sais en quelle année elle est venue à Lausanne ?

VP : C'est Rose qui l'a faite venir. Elle me faisait honte par contre. Je suis venu ici. Ça m'embêtait de venir ici parce qu'elle était juste au 58. Euh... Attends voir... En quelle année, ça faisait quand même, j'avais vingt ans, je sais pas, c'est Rose qui avait trouvé l'appartement.

JP : Oh, mais t'avais plus que vingt ans, puisque t'as dit qu'elle est partie de Cronay peu après qu'ils se soient mariés mon papa et ma maman. Eux, ils se sont mariés en 58.

VP : 58. Peu de temps après, elle est partie à Yverdon. Et puis après, le papa est décédé assez rapidement. Rose a trouvé cet appartement subventionné. Alors j'ai dû mettre un halte à la ferme. J'étais la tête noire, parce que je voyais les choses telles qu'elles devaient l'être. Et dans le travail, j'aurais aimé, mais « vous croyez qu'il y a qu'à », alors je la bouclais.

MD : Et puis du coup, avant on a parlé des chevaux, c'est à peu près vers quelle année que vous avez dû vous débarrasser des chevaux ?

VP : Oulalala...euh...

JP : Mais c'est à peu près au même moment. C'est aussi quand ils se sont mariés qu'il y a eu cette transition.

VP : Ouais, ouais, à peu près là.

JP : 58-60, par là. Tout s'est regroupé là. Ils se sont mariés. Il y a eu l'apparition des machines agricoles, voilà quand il a repris, c'était le gros changement. C'était une transition.

VP : Et il a repris la ferme avec les dettes. Il a payé trop cher. Toute la clique qui était derrière, qui voulait non bleu, qui voulait qu'ils vendent. Et puis, ta maman et ton papa, ils étaient là, ils auraient

dû faire quoi ? Alors, heureusement que j'étais là, j'ai mis le poing sur la table, j'étais une pointe bête, hein ! Attention pas un méchant, mais je voyais les choses telles qu'elles devaient l'être.

JP : Dire qu'il a été forcé de rester pour élever ses frères et sœurs, et puis après, ben ils voulaient le foutre dehors quoi.

VP : Et puis, la plupart de l'équipe, ils s'en foutaient de tes parents, ils s'en foutaient !

JP : Alors que c'était eux qui les avaient élevés.

VP : Mais c'est sûr.

JP : Ma maman, elle nous a dit. Elle avait encore Jean-Denis, il voulait rester à la maison, il voulait rester à Cronay. C'est elle qui l'a élevé. Il avait dix ans.

MD : Grand-Maman ? C'est elle qui a élevé le dernier ?

JP : Ben oui. Quand elle est arrivée à Cronay, il avait huit ans. Et puis, il a pas voulu aller avec sa maman. Il a voulu rester à Cronay, et ben c'est Grand-Maman qui s'est occupée ! Ca, elle pourra te raconter.

MD : Ouais, ben, on verra encore dimanche, peut-être qu'on aura d'autres informations complémentaires.

VP : Tu as une photo de la ferme ? Vous êtes retournées à la ferme ? C'est transformé ou quoi ?

JP : Oh, y a déjà beaucoup de chose qui ont changé, beaucoup, mais c'est de loin pas fini.

VP : Deux appartements ?

JP : Non je peux pas dire. Je sais pas si il vont faire deux appartements, c'est pas sûr. Alors moi, je suis allée l'année passée au mois d'octobre ou novembre. Moi, ce que je peux te dire, c'est que quand ils sont arrivés une des premières choses qu'ils ont faites. Ils ont enlevé le mur entre la cuisine et la chambre derrière.

VP : C'est sûr. C'est normal.

JP : Et puis, après ils avaient créé, c'est comme s'ils avaient coupé le corridor en deux pour avoir l'avant devant et puis ils ont fait une prolongation de l'appartement dans la grange. C'est des gens qui ont besoin de place, vraiment. Donc leur idée c'est de faire, je crois la cuisine dans la grange, dans l'arrière de la grange. Et puis dans l'avant de la grange, ce qu'ils voulaient faire c'était un genre de véranda, et ils voulaient créer une porte pour entrer dans l'écurie, mais une grande porte, parce que l'entrée de l'entrée de l'écurie, elle est petite. Et il disait, mais moi, et puis lui, il aimerait faire un atelier là, et puis il dit, si je dois entrer avec des machines, il faut une porte plus grande. Donc sur l'avant de la grange, ils créent une véranda et une grande porte pour aller à l'écurie pour pouvoir introduire du matériel et tout ça. Et attends, moi j'ai encore des questions parce que t'oublies des choses.

MD : Non, moi j'ai encore plein de questions, parce que euh...

JP : Parle-nous du cache-collier devant. Tu l'as toujours vu ?

VP : J'aurais aimé débarrasser ça ! Après ils pouvaient plus le faire, plus le droit. Ils devaient le faire avant.

JP : Parce qu'elle est classée la maison.

MD : Ce que t'appelle le cache-collier, c'est l'armoire qui est entre la porte de la grange et de l'écurie ?

VP : Absolument.

JP : Ca c'est classé, tu peux pas toucher.

VP : Ils devaient le débarrasser avant, non de bleu, mais une tête !

MD : Et ça, c'est où on trouvait les colliers pour les chevaux.

VP : Maintenant il a plus le droit.

MD : Je me souviens qu'il y avait des cloches.

JP : Alors, il y avait effectivement initialement les colliers pour les chevaux, mais après il avait installé là-dedans, pour la machine à traire. Et puis, il y avait les boilles. Tout le matériel pour le lait, c'était là-dedans. C'était dans le cache-collier. Je me souviens, les boilles, elles étaient rangées là. Est-ce que toi tu te souviens en quelle année ils ont mis la machine à traire ?

VP : Je sais plus tout ce que j'ai fait.

MD : Mais c'est pas grave. La décennie.

JP : Mais je vais te dire, moi j'ai appris à traire à la main, j'avais neuf ans, donc en 71, on n'avait pas la machine à traire, elle est venue un peu après. Début des années septante. Elle est venue comme en 72, par là. J'avais peut-être 10-12 ans, pas plus.

MD : Et dans la grange, vous mettiez du foin au-dessus de l'écurie et puis dans la partie au-dessus de l'habitation, non, ou je me trompe ?

VP : C'était le foin, et puis la paille. Et puis comme derrière, il avait laissé les carrons, il devait enlever ces carrons et baisser l'entrée de la grange.

JP : Il aurait dû bétonner.

MD : Les galets ?

JP : Ouais, il a laissé les galets.

VP : Ouais, et devant aussi. Et puis, au-dessus de l'écurie, le père avait fait les pierres qui commençaient à dégringoler, le père avait fait un petit peu de maçonnerie, mais Héli, il a jamais redonné un coup de ciment. Il fallait faire.

JP : Mais dis-moi une chose. Les locaux au-dessus de l'écurie, la grange, il y avait des choses. Moi je me rappelle, mon père il appelait ça les solivos.

VP : Oui les solivos, c'est juste ! C'est à mi-chemin entre le plafond et le parterre.

JP : Il y avait un espace solivo, donc mi-hauteur entre le parterre et le plafond, et là on mettait aussi du fourrage. Parce qu'il y avait du fourrage de chaque côté, mais aussi une partie qui s'appelait les solivo, et c'était l'entre-deux, ça. Et puis, il y avait la griffe pour monter les bottes de fourrage.

VP : Ouais, c'est sûr. Avant c'était la faux, et puis après, y a eu une griffe.

JP : Pour aller sur les solivos, ils faisaient tout à bras.

MD : Ah mais oui je vois ce que c'est les solivos. C'est pour distribuer le foin, non ? C'est une sorte de plateau sur lequel tu vas, et puis là, tu ... je vois ce que c'est.

Et t'as aussi dit que t'as participé à l'intérieur de la maison, c'est toi, par exemple, qui a mis le bois à l'intérieur de la cuisine.

VP : Tout ce que je faisais. J'arrivais avec les tapisseries, vous choisissiez et vous la bouclez. Je paie et je fais le boulot.

MD : Tu pourrais raconter là tout ce que t'as fait ou tout ce que tu sais qui a été fait dans les chambres ? Les changements à l'intérieur de la maison, comme les tapisseries, etc... ?

VP : Les tapisseries, boiser la cuisine, j'ai fait des meubles pour les chaussures.

JP : Ca c'est une chose, mais dans les chambres à l'étage, tu sais à moment donné, on disait y avait du pavatex, puis il y avait de la peinture dessus. Est-ce que par exemple toi, tu t'étais occupés de refaire le pavatex ?

VP : Non, ça c'était un bonhomme du village qui avait fait ça.

MD : C'est quoi le pavatex ?

VP : Les parois.

JP : Les parois dans les chambres c'était en pavatex, initialement, puis après on a mis de la tapisserie là-dessus.

MD : Et là c'était en quelle les années, les tapisseries à peu près ? T'avais quel âge ?

JP : Oh je sais pas. Toutes les tapisseries, on les mises dans les années 70. J'étais à l'école encore.

MD : Alors qu'avant c'était que blanc ? Enfin, c'était en couleur ...

JP : Avant c'était de la peinture, mais même pas, le pavatex était brut, brun.

VP : Avant le pavatex, c'était le grenier, on mettait le blé, y avait pas de chambres. C'était pour la farine, le blé et tout ça.

JP : Mais en haut, y a quand même toujours eu des chambres ?

VP : Y avait en-dessous, et derrière.

JP : Donc y avait, la cuisine au milieu en bas, et une chambre de chaque côté.

VP : Une chambre de chaque côté de la cuisine.

JP : Ok, puis à l'étage ?

VP : Puis à l'étage, y avait la chambre des parents et puis la tienne, et c'est tout. Dans le hall, on aurait pu faire quelque chose, on pouvait pas le faire.

JP : Ce qu'on appelait l'antichambre, là où il y avait la cheminée.

MD : Ah là, il y avait une cheminée ?

JP : Oui, il y avait une armoire à cheminée où ça passait. On pouvait rien faire là-dedans.

MD : Donc ça veut dire, qu'il n'y a pas toujours eu le chauffage à mazout ?

JP : Ah non. Y avait un chauffage à bois.

MD : Avec la chemine. Et du coup, il y avait aussi la cheminée en bas.

JP : Y avait le chauffage à bois partout. Et puis, après on l'a remplacé par les fourneaux à mazout.

MD : Et ça c'était quand ? Aussi années 70 ?

JP : Après le bois on a remplacé par des fourneaux à mazout. Et y avait un fourneau à mazout à la chambre derrière en bas, un fourneau à mazout à la chambre devant en bas, et puis un fourneau à mazout en haut à l'antichambre. Y a avait un seul fourneau à mazout pour chauffer tout le haut.

MD : Et puis, la cheminée à bois, c'était dans la cuisine ?

JP : La cheminée débouchait dans la cuisine.

MD : Et ensuite, elle passait juste à l'étage ?

JP : Ouais.

VP : Elle était bien faite la cuisine que j'ai fait, hein ?

JP : Ouais. Tu te rappelles, y avait un rail au milieu, et toi t'avais créé cette fausse poutre pour cacher le rail.

MD : Ah, donc c'est une fausse poutre !

JP : Ouais. Ah ! Le rail de la cuisine, il servait à quoi ? Tu te souviens ?

VP : J'en sais rien. Le rail.

JP : Est-ce que par exemple vous suspendiez de la viande là ?

VP : Ouais, la viande elle était dans la cheminée pour la fumer. Les saucisses, le saucisson, tout ça était dans la cheminée.

JP : Autrement au milieu de la cuisine, c'était vraiment, on disait le rail.

MD : Et c'était toi aussi qui avait aidé à poser le carrelage ? Parce que toi tu m'avais dit que dans la cuisine, vous aviez mis un nouveau carrelage au sol.

JP : Non, le carrelage, c'est pas Valdy qui l'a posé. Je me rappelle, c'était des Italiens. Ils faisant ça aux noirs.

MD : Parce qu'avant c'était quoi ?

JP : Avant c'était, tu sais, comme ces grosses catelles un peu rouge brique.

MD : C'était du carrelage en terre cuite.

JP : Mais je ne me rappelle plus en quelle année on a fait ça. Je pense que ça devait être quand on a fait la salle de bain. Et on a fait la salle de bain, j'avais autour des treize ans, par là. Je pense que quand on a fait la salle de bain, ça devait être 1975, par là autour.

MD : Donc, en fait, vous avez fait beaucoup de travaux dans les années 70, à peu près. Il me semble que dans la chambre en bas, dans le salon qui donne sur le verger, là aussi y a du bois tout le long.

JP : La chambre derrière y a du bois, mais tout le long, sous les fenêtres.

MD : Oui, là c'était toi aussi ?

VP : Non, c'est eux.

JP : Non, ils avaient ça après. Parce que toi t'avais fait la tapisserie, et puis eux, ils ont refait encore plus tard.

MD : C'est qui eux ?

JP : C'est les parents qui ont fait faire. Ils avaient fait refaire le plafond, aussi le parterre, tout. Ça devait être dans les années 80, je pense.

VP : Et si tout avait bien été, je me serais mis pour faire le plafond derrière, au petit bonheur. En allant voir dans les magasins, quand on a un peu d'argent pour acheter le matériel.

JP : Et puis, attends, je pense encore à autre chose. En haut, à l'étage, sur le devant, il y a deux chambres. Dans la chambre, qu'il y a au fond, il y a ce qu'on appelle le cagnard. C'est quoi le cagnard ?

VP : C'était pour mettre quoi ?

JP : De notre temps, je me souviens qu'il mettait là les bonbonnes de gouttes.

VP : Ouais, les bonbonnes de gouttes. Et puis, y avait des souris un peu partout. Au lieu de regarder partout et de boucher les trous des souris. Ca a pas été fait. Et puis, même dans la chambre derrière, ils avaient percé le plafond, les souris, naturellement. Il fallait décoller ça, puis mettre un produit, puis terminé.

JP : Et puis, il y a une chose que les nouveaux propriétaires nous ont dit. Si tu regardes, en général, il y a une certaine symétrie entre devant et derrière. Derrière tu as la chambre des parents, y a deux fenêtres, y avait la petite chambre japonaise, avec une fenêtre qui est juste au-dessus de la porte du corridor, mais devant y a deux chambres, mais y a qu'une fenêtre par chambre, et il nous disaient que la fenêtre qui était au-dessus de la porte d'entrée, elle a dû être condamnée, mais elle pense qu'initialement y avait une fenêtre là. Est-ce que ça te dit quelque chose ?

VP : Non, ça me dit rien du tout. Parce que le père, il a jamais rien fait, et puis le papa, il a fait ce qu'il a pu.

JP : Donc, tu n'as jamais connu de fenêtre au-dessus de la porte d'entrée devant ?

VP : Non.

JP : Parce que eux disaient, que comme il y avait derrière, il aurait aussi dû y avoir devant, et ils ont envie de recréer ça. Mais voilà, on sait pas.

VP : Y a eu beaucoup de changements dans toutes les fermes.

MD : Oui, c'est normal. Ca vit, donc forcément. J'avais encore une question rien à voir.

VP : Y avait trois voitures au village. Y avait le pasteur, le laitier, et puis le troisième c'était qui ?

JP : L'instituteur peut-être ?

MD : Une dernière question, c'est par rapport au bois, à la forêt. Ca a toujours appartenu à la famille, d'avoir une parcelle de forêt ?

VP : On avait toujours une parcelle. Et je voulais presque l'acheter. Elle est partie bon marché. Mais maintenant, il aurait fallu quelqu'un pour s'occuper. On peut plus couper un arbre sans l'autorisation.

JP : Mais je sais pas si t'as su. Celui qui l'a racheté, c'était un passionné. Il a toujours voulu Cronay. Tu sais qu'il a, une année, deux ans après, la forêt a été envahie par le bostriche. Il a dû presequer tout couper.

VP : Olala. Et je l'avais planté avec ton père.

JP : Il a dû couper énormément. Il nous l'avait dit pour pas qu'on soit choqué si on allait se promener là-bas, mais il a dit bien sûr qu'on y pouvait rien. C'était pas de notre faute. Mais oui le bout de forêt était presque obligatoire, puisqu'il y avait que le chauffage au bois. Tous les paysans avaient un bout de forêt à l'époque. Parce que moi je souviens quand on allait à la forêt, il disait : « il y a le bout à Duruz, il y a le bout à Péguiron, et tout ça. » Ils avaient tous un bout de forêt.

VP : Et puis ton père, il aimait le bois. Mais, quand j'allais dans le bois, parce que j'ai fait les plantations avec eux, mais j'allais seul. Je faisais du bruit. On allait depuis derrière. Y avaient déjà

les sangliers. J'ai dit si le sanglier arrive, le mâle avec la portée, il me vie devant. Alors je faisais du bruit, j'étais jamais tranquille.

JP : Et puis après, quand ils ont construit l'autoroute. Mon papa, peut-être que t'avais fait avec lui, il avait créé un chemin dans la forêt à la pelle, à la pioche.

VP : Ton papa ? C'est nous qui l'avons fait. Il parlait, il parlait toujours, faut faire chemin, faut faire un chemin. J'ai dit à Noldy « on y va ». Naturellement, il a été mettre sa main pour dire « j'ai participé », mais le gros de l'affaire c'était moi et Noldy. Dans la terre de la forêt, c'était assez facile. Et lui, naturellement, il voulait participer.

JP : Mais t'as su après ce qu'il s'est fait ? Quand ils ont fait l'autoroute, le chemin était déjà là. C'était un chemin tout trouvé. Ils l'ont bétonné. En fait, il a pas eu le choix. Il a quasi été dépossédé. Bon, il a été rémunéré, mais sûrement pas grand-chose, mais il a été quasi dépossédé de ce chemin qui était à lui, c'était sa propriété. Parce qu'ils ont fait le chemin d'accès au chantier de l'autoroute.

VP : On demandait pas trop l'avis là.

JP : Bah, c'est souvent comme ça, on dépossède pour faire les choses. Ca existait déjà pour d'autres choses. Alors bien sûr, on l'a payé, mais pas grand-chose.

VP : Mais je me rappelle toujours lui. « Il faut pas parler, parler, il faut agir », il disait. Et puis on a fait. J'étais un peu une vache moi. Je reconnais. Je voyais les choses loin. Et puis, je vois les choses. Toute ma vie j'ai su voir loin. Je sais pas si j'ai un petit sens, là.

JP : Peut-être. Un sixième sens, comme on dit.

VP : J'ai vendu ma voiture à un Italien. Je connais le papa, la maman, la sœur et puis le fils, mais dernièrement, on buvait, on sortait. Je l'ai connu à Ouchy avec d'autres personnes. Pas plus tard qu'il y a deux semaines, j'ai dit maintenant, c'est plus une brique d'alcool.

JP : Ah oui, tu m'as dit ça au téléphone.

VP : Parce qu'une collision, la police vient, et puis c'est écrit sur le permis. « Conduire sans alcool ». J'ai même payé une bouteille sans alcool de l'épicerie ici pour son père. Et puis, là je suis gâté, parce que hier elle me donne une banane, le soir, elle m'apporte à manger, pour deux repas, alors je suis assez bien. Ils occupent ma cave depuis plusieurs années. Je crois que le gérant n'est même pas au courant qu'ils occupent ma cave.

MD : J'ai encore quelques questions. Est-ce qu'il y avait l'eau courante à la cuisine ?

VP : Ouais, y avait l'eau courante, y a toujours eu, mais y avait des fermes qui avaient pas.

MD : Mais toi, t'as toujours connu ça ?

VP : Ouais, toujours connu ça.

JP : Mais pas l'eau chaude, attention.

MD : Et quand vous vous laviez, vous preniez un seau dans votre chambre ?

VP : C'est sûr.

MD : Et puis, le jardin, à l'extérieur, le potager, il a toujours été où il était, je veux dire au-dessus de la remise.

VP : Ouais au-dessus.

MD : Et puis là, il y a eu la création d'une source, c'est juste ?

JP : C'est-à-dire, c'est pas la création de la source. La source, on sait pas exactement où elle est, mais en tout cas, toi tu sais où elle est exactement la source ?

VP : Non. C'était au-dessus de la ferme, en haut, mais il y avait ...

JP : Parce qu'elle passe chez Duruz aussi, et ils nous doivent le passage, donc elle vient d'ailleurs.

VP : Je crois de la dernière ferme, un peu plus haut.

JP : Mais elle doit venir d'ailleurs, parce que pour qu'elle soit entre guillemets à nous, elle doit être quelque part sur notre terrain.

VP : Il semble. Il y avait un terrain là-bas à la maison.

JP : Attends voir. J'ai souvenir qu'on parlait toujours d'un terrain qui s'appelait Ronsson.

VP : Oh, mais c'était déjà du côté de la Crause. Tandis que là, je crois que c'était au-dessus de la dernière ferme.

JP : De Guidoux, plus haut ?

VP : De Guidoux, ouais. Mais alors, elle donnait toujours de l'eau, et puis y a une source pour les deux appartements, devant et derrière. L'autre des fois c'est à sec. Là, il y a toujours eu l'eau.

JP : De l'autre côté, elle est tout le temps à sec, mais à mon avis, c'est boucher. Tout est boucher.

MD : Mais du coup, c'est Grand-Papa qui a relié la source au potager, ou pas ?

JP : Oui, mais toi, t'avais participé. Ils ont creusé pour mettre les tuyaux jusqu'à la fontaine derrière, mais aussi au jardin.

VP : Au jardin. Et là, on a pas été bien loin. Ça fonctionnait. Et puis ton papa a dit, « on a le temps d'arroser avec l'arrosoir » — « Mais pourquoi tu mets pas un jet tournant ? » — « oh, mais on a le temps ». Et puis mettre ce baquet là, mettre l'arrosoir et puis aller. Naturellement, il avait pas assez de bouleau vu que l'été avait été passé de ferme, des terres. Il avait eu du temps mignon, alors il fallait bien qu'il s'occupe pour des pécadies.

MD : J'ai aussi d'autres questions par rapport aux vaches, elle faisait l'alpage ? La transhumance ?

JP : Oui, mais ça j'ai connu. Le bétail, les jeunes génisses, l'été on les mettait à la montagne.

VP : On en avait pas pour mettre à la montagne, nous.

JP : Non mais quand j'étais enfant, oui. C'est venu plus tard.

MD : Mais toi quand t'étais enfant pas ?

VP : Non, j'ai pas connu les montagnes, moi, juste pour aller me promener sur les sommets du Jura.

JP : Mais tu vois, il faut aussi dire qu'ils avaient beaucoup moins de bétail, parce que toi t'as parlé. Vous aviez deux, trois vaches ? Moi j'ai quand même connu, jusqu'à en tout cas dix vaches.

VP : Le père, il vendait. Il avait besoin d'argent, il vendait. Et puis, on avait des jeunes. Au lieu de les garder une fois, jusqu'à ce qu'elles soient vaches. Non, il fallait les vendre pour avoir de l'argent. On a jamais eu une jeune génisse qui est devenue vache à la maison.

MD : Et le verger derrière, il a toujours été là ?

VP : Oui, mais il devait changer ce verger. A l'heure actuelle, il a changé ses arbres, mais il les a mis trop près, trop d'espace. Il aurait pu en mettre davantage, les serrer un peu plus, donc j'ai vu ça, j'ai dit « T'aurais pu les mettre plus serrés » — « Oh, mais il faut qu'il y ait de l'espace. » — Il y a beaucoup de choses, où on n'était pas d'accord, mais je disais rien.

JP : Mais moi je pense qu'il y avait autre chose aussi. Il fallait pas oublié qu'il fallait aussi faucher et tout ça. Si c'est très serré, c'est compliqué à tourner autour des arbres.

VP : Non, mais c'était facile à enlever. Les scies, si on voulait faire la place. Et puis, il a encore mis un arbre à côté du hangar, trop près du hangar.

JP : Mais ça c'était le cognassier.

VP : Mais trop près.

JP : Non, mais alors attends, parce que le cognassier était déjà là avant le hangar.

VP : Non, non, il a mis après. Et puis les racines, c'est assez pour démolir les murs. Il a mis trop près. J'aurais pu lui dire, mais j'observais et je la bouclais.

MD : Et les vaches, elles allaient dehors dans le pré derrière ?

VP : Ouais, c'est sûr !

JP : Oui, mais pas beaucoup. On a jamais beaucoup sorti les vaches. On le faisait, mais pas beaucoup. Mais je pme rappelle quand même, quand il faisait l'enclos. Il clôturait, c'était un énorme travail de tout clôturer. On les mettait derrière la maison, et puis on les a eu montée à la Rappe, mais pas énormément.

VP : Comme à la fin du verger, on pouvait encore enlever une allée d'arbre tout le long, et puis faire plus de labours, et là y avait deux, trois arbres, c'était de la saloperie comme arbre, de 1900, qui étaient complètement démodé.

MD : Et puis, il faisait de la jachère sur certaines terres ou pas vraiment ?

JP : Ca existait pas. A l'époque, on parlait pas encore de jachère.

MD : On en parlait plus, plutôt.

JP : La jachère, on faisait pas de jachère ?

VP : C'est quoi ça ?

MD : On fait mettre en arrêt certains sols.

JP : C'est laisser le sol au repos, tu fais rien tu le laisses.

VP : Non, ça n'existait pas.

MD : Mais vous faisiez une rotation des cultures par contre ?

JP : Oui, rotation des cultures, ça oui, je me souviens bien.

MD : Ouais, ça correspond à ce que j'ai lu, il y avait plus de jachère normalement à cette époque. Mais il y a eu une époque, où les cochons pouvaient aller dans la forêt. Les animaux avaient le droit de passage dans les forêts. C'était début 1800.

JP : Devant les boitons, il y avait ce petit espace où les cochons pouvaient sortir.

MD : Mais après, c'est devenu interdit début 1800. Mais c'était là l'histoire des habitants de Cronay qui avaient du mal à appliquer cette loi. Ouais c'était des résistants, les habitants de Cronay, début 1800.

JP : T'as les bouquins, là ?

MD : Non, j'ai pas avec moi. J'aurais du prendre.

JP : Parce qu'elle a des bouquins c'est vraiment la Bible de la campagne vaudoise.

MD : On a fait le tour !